

Collection de mémoires, études et documents
pour servir à l'histoire de la guerre

Extrait

La libération de Paris

(19-26 août 1944)

Récits de combattants et de témoins
réunis par S. Campaux

Présentation de Jean Orizet

Préface du général Édouard Brémond
sociétaire des Écrivains combattants

Textes annotés et commentés
par Pauline Martin et Alfred Gilder

Histoire et société

Éditions Glyphe

Les Huit Glorieuses

par Jean Orizet

Paris 19-26 août 1944

EN MARS 1945 paraissait aux éditions Payot un ouvrage intitulé *La Libération de Paris, 19-26 août 1944* avec, en sous-titre : « récits de combattants et de témoins réunis par S. Campaux » et une préface du général Édouard Brémond, sociétaire des Écrivains combattants. Nous n'avons pas retrouvé trace de Suzanne Campaux. En revanche, nous savons que le général Brémond (1868-1948), saint-cyrien et officier d'infanterie, joua un rôle très actif au Proche-Orient, dans les années 1916-1917, comme un des principaux soutiens du Chérif Hussein en révolte contre l'Empire ottoman dans la péninsule arabique. Il était chef de la mission militaire française en Égypte et conseiller auprès des forces bédouines de Hussein, ce qui lui valut de se heurter au colonel Lawrence dit Lawrence d'Arabie, qu'il qualifia de « francophobe ». Chacun, il est vrai, défendait ses intérêts nationaux dans cette zone sensible.

Assez récemment, un exemplaire de *La Libération de Paris*, épuisé depuis longtemps, tomba sous les yeux de l'Honorable Carole Brookins, présidente américaine de la Fondation « The First Alliance », et elle voulut savoir qui étaient ces « Écrivains combattants » auxquels appartenait le général Brémond. Celui-ci avait publié chez Payot, en 1931, *Le Hedjaz dans la Guerre mondiale* qui fut très

remarqué à l'époque. Madame Brookins retrouva notre trace, et nous fit savoir qu'elle souhaitait rééditer ce livre, dont elle avait acquis les droits. Elle nous demanda d'en être le maître d'œuvre. Son désir était de voir l'ouvrage publié en français et en anglais à l'occasion du 75^e anniversaire de la libération de Paris, en août 2019. Nous avons, bien entendu, accepté cette proposition.

Au début de la préface, le général Brémont notait :

« la libération de Paris est un évènement stupéfiant... Ce soulèvement de tout un peuple poussé à bout, déroutait toutes les prévisions, celles du commandement allemand d'abord, mais aussi celles du commandement allié ; les meneurs d'armées ont été trompés par le calme apparent qui a précédé, qu'on pouvait tenir pour de la résignation, voire de la lâcheté, car on nous jugeait souvent d'après Vichy. »

Oui, évènement stupéfiant baptisé « les huit glorieuses », que ces journées du 18 au 26 août 1944 qui ont mis fin à quatre années de honte, de rancœur, d'humiliations et de souffrances subies par le peuple de Paris.

Mais ne nous y trompons pas : l'esprit de résistance s'était manifesté aux premiers jours de l'occupation de la Capitale par les Allemands.

Le 11 novembre 1940, des lycéens et des étudiants se rendirent à l'Arc de triomphe pour y déposer des gerbes sur la tombe du Soldat inconnu et certains scandaient le nom de de Gaulle. Des coups de feu éclatèrent et des étudiants furent poursuivis par les soldats allemands qui procédèrent à plus de cent arrestations.

Puis, avec la création du réseau du Musée de l'Homme, on vit apparaître les premières organisations de résistance et la publication en décembre 1940, du premier numéro de *Résistance*, journal clandestin ronéotypé. Ces mouvements allaient se développer tout au long des années noires jusqu'en 1941, et ils se soldèrent par des milliers de prisonniers, de fusillés, de déportés qui ne devaient jamais revenir.

Le livre que nous rééditons aujourd'hui n'a pas pris une ride car il est constitué de témoignages et de récits « à chaud » par certains des acteurs de ces glorieuses journées qui furent tout, sauf une partie de plaisir, nonobstant l'enthousiasme de ses participants. On lit ces textes comme des instantanés pris sur le vif, et qui nous restituent, 75 ans plus tard, l'atmosphère et l'ambiance qui prévalaient alors.

Toutes les séquences décisives des événements, depuis la grève de la police parisienne forte de 12 000 hommes, premier signal de l'insurrection, suivie de celle des cheminots, puis de la construction des barricades et de la prise des points forts de Paris : Hôtel de Ville, Préfecture de police, Sénat, ministère de la Guerre, ainsi que des hôtels qui abritaient les états-majors allemands – Majestic, Meurice, Claridge, Lutetia – toutes ces séquences, dis-je, ont pour auteurs des écrivains, des journalistes, des combattants des Forces françaises de l'intérieur (FFI) et des Francs-tireurs et Partisans (FTP) parmi lesquels Claude Roy (*Les lettres françaises*), Jean-Paul Sartre (*Combat*), Louis-Gabriel Robinet, Georges Ravon, Jean-Jacques Gautier, Louis Chauvet (*Le Figaro*).

On lira aussi le témoignage très émouvant d'un capitaine américain qui écrit :

« Lorsque l'on a voyagé deux ans pour atteindre Paris, les trente derniers kilomètres paraissent courts. Je ne sais pas comment nous sommes entrés dans Paris. Il y avait tant à regarder qu'on ne voyait plus. Et puis on allait vite. Les deux haies de visages et de mains tendues, je ne les oublierai jamais. »

Au fil des pages, le lecteur vit en direct ces huit journées décisives, non pas sur le plan stratégique d'une reconquête de la forteresse Europe par les Alliés, mais à l'aune d'une reconquête de la fierté nationale française.

Le fameux discours de de Gaulle à l'Hôtel de Ville, le 25 août 1944, traduira cette dimension :

« Paris ! Paris outragé ! Paris brisé ! Paris martyrisé ! Mais Paris libéré ! Libéré par lui-même, libéré par son peuple, avec le concours des armées de la France, avec l'appui et le concours de la France tout entière, de la France qui se bat, de la seule France, de la vraie France, de la France éternelle. »

Discours magnifique bien sûr, mais non dénué de parti-pris : pas un mot du Conseil de la Résistance ni des Alliés. Quant aux armées de la France, elles s'incarnent en la seule présence et à l'action de la 2^e Division blindée commandée par le général Leclerc à qui le commandement américain accorda le privilège d'entrer, le premier, dans Paris. On trouvera, dans ce livre, un beau portrait signé Claude Blanchard de Philippe de Hauteclocque qui prit le nom de guerre de Leclerc.

Dès juillet 1940, celui-ci gagne l'Espagne pour se mettre au service du général de Gaulle. En août de la même année il est envoyé en Afrique équatoriale française (AEF) et débarque à Douala au Cameroun avec 22 hommes, pour y recevoir le ralliement de ce territoire à la France libre. Suivront le Gabon puis le Tchad, d'où Leclerc, entre-temps promu lieutenant-colonel, lance sa colonne à travers le désert en direction du fort italien de Koufra en Libye, qui va être conquis le 1^{er} mars 1941. Le lendemain sera le jour du célèbre «serment de Koufra» : «Jurons de ne déposer les armes que lorsque nos couleurs, nos belles couleurs, flotteront sur la cathédrale de Strasbourg.»

Nommé général de brigade en août 1941, Leclerc avec sa Force L conquiert le Fezzan et, le 24 janvier 1943, fait sa jonction avec les troupes britanniques. Le 15 mai 1943, la Force L devient la 2^e division française libre, puis la 2^e division blindée entraînée puis équipée de matériel américain au Maroc. En avril 1944, la voilà en Angleterre où se prépare le débarquement de Normandie. Placée sous le commandement du général américain Patton, composée de 14 000 hommes, la 2^e DB débarque à Utah Beach le 1^{er} août 1944. Ayant enfin obtenu l'autorisation de marcher sur Paris le 22 août 1944, Leclerc va entrer dans la Capitale par la porte d'Orléans et la porte d'Italie, le 25 août. Il installe son PC à la gare Montparnasse. C'est là que sera signé l'ordre de cessez-le-feu par le commandant du Grand Paris, le général von Choltitz.

Le livre nous fait vivre également l'arrivée du capitaine Dronne du 1^{er} Régiment de marche du Tchad, chef de la première colonne de la 2^e DB à être entrée dans Paris par la porte d'Orléans. Elle est composée de trois chars Sherman, le «Reuilly», le «Champaubert» et le «Montmirail», et de onze half-tracks. Vers 21 h 20, le 24 août, sa jeep stoppe à l'angle du quai de l'Hôtel de Ville et de la place. Le capitaine de 36 ans est accueilli par le président du Conseil national de la Résistance avec ces mots : «Mon Capitaine, au nom des soldats sans uniforme de France, j'embrasse en vous le premier soldat français en uniforme pénétrant dans Paris.»

Et voilà qu'au même moment, des rafales de mitrailleuses allemandes éclatent à l'extérieur. «Tout le monde à plat ventre» crie le commandant des FFI dont les hommes tirent aux fenêtres, soutenus par les premiers blindés de l'armée Leclerc. Au cours de cette fusillade,

le capitaine Dronne sera légèrement blessé au bras. Il remarque, dans le feu de l'action : « Avouez que c'est drôle ! Venir du Cameroun jusqu'ici pour recevoir une balle des Chleuhs ! » et il prend le parti d'en rire.

Raymond Dronne sera fait compagnon de la Libération par de Gaulle. Il termina la guerre comme chef de bataillon, fut élevé au grade de colonel en 1947 et devint maire, puis sénateur, puis député de la 3^e circonscription de la Sarthe. Il est mort en 1991 à l'âge de 83 ans.

À l'aube du 25 août, l'ensemble de la 2^e DB entre dans Paris. Elle est suivie par la 4^e division d'infanterie américaine commandée par le major général Barton, tandis que le 5^e corps d'armée du major général Gerow couvre l'opération. Les pertes de la 4^e division américaine sont légères (une centaine de tués) mais avant d'arriver à Paris, elle avait débarqué à Utah Beach le 6 juin. Là, ses pertes avaient été importantes. Avec 1 850 morts et 7 000 blessés, ce furent les plus élevées de l'armée américaine en Normandie après celles de la 29^e division qui avait débarqué à Omaha Beach. Celle-ci fut la plage la plus meurtrière du Débarquement.

Dans le cimetière militaire de Colleville-sur-Mer situé juste au-dessus de la plage d'Omaha, 9 386 officiers, sous-officiers et soldats reposent sous des alignements de petites croix blanches, et il faut avoir le cœur bien sec, quand on visite ce cimetière, pour ne pas songer avec émotion à ces milliers de jeunes Américains arrachés à leur famille et à leur pays pour venir mourir sur ces plages de Normandie où, pour la plupart, ils ne parcourent que quelques dizaines de mètres avant d'être fauchés par les mitrailleuses allemandes.

Au cours des engagements des Tuileries et de la rue de Rivoli devant l'hôtel Meurice, siège du quartier général de von Choltitz, la 2^e DB comptera 45 tués et 140 blessés. Entre le 19 et le 27 août, elle aura 130 morts et 319 blessés. Ce sont des pertes légères au regard de celles des FFI, des FTP et des combattants improvisés de l'insurrection parisienne. Ces chiffres varient selon les sources. Une brochure du parti communiste donne le bilan suivant : du 18 au 26 août, 1 482 tués français, dont 901 FFI et 582 victimes civiles, 3 467 blessés dont 2 012 civils. Le chiffre de 901 FFI et environ 600 civils est confirmé par l'historien Jean-Paul Cointet dans son livre *Paris 40-44*.

Quant au bilan des destructions de matériel allemand, il est, là aussi, variable. Il semble que le chiffre de 92 chars détruits ou capturés donné par la brochure du parti communiste soit excessif, encore qu'il faille prendre en compte certains matériels ayant traversé Paris, mais aussi qu'il n'est pas facile de distinguer les destructions causées par les FFI de celles dues à la 2^e DB. Quoi qu'il en soit, la bataille de Paris fut rude et les Parisiens se sont battus avec courage, étant peu armés au début, sous le commandement du colonel Rol-Tanguy, avant l'arrivée des blindés de Leclerc et des Américains.

Un bon millier de plaques apposées sur les murs dans les arrondissements du centre de Paris, où se sont concentrés les affrontements, témoignent de ces combats. En voici une, près du quai Malaquais : « Cdt Louis Hélie, mort pour la France le 19 août 1944 ». Une autre, à l'angle de la rue de Sèvres et du boulevard Raspail : « Ici est tombé un FTP inconnu », ou celle-ci encore, au 75 rue de Varenne, où Michel de Bretagne âgé de 26 ans, brancardier de la défense passive, fut tué par un obus tiré depuis le Palais Bourbon par un char allemand. La plaque mentionne : « Mort pour la France. » Michel de Bretagne sera décoré de la Légion d'Honneur à titre posthume. Cette autre, enfin, au 201 boulevard Saint-Germain : « Marcel Martin, tué le 19 août 1944 lors des combats pour la libération de Paris. »

Chef régional de l'Île-de-France, le colonel Rol-Tanguy fut le grand organisateur de la résistance parisienne. Ancien ouvrier métallurgiste, ancien des brigades internationales pendant la guerre d'Espagne et militant communiste, Henry Tanguy dit Rol-Tanguy fut l'artisan de la mobilisation et de l'entraînement des FFI dans la clandestinité puis dans la préparation de l'insurrection nationale. Il travailla en étroite liaison avec l'état-major national des FFI, le comité d'action militaire et les armées alliées.

Quand on lui demandait quels avaient été les moments décisifs de la bataille pour Paris, il répondait que l'action contre la Préfecture de police avait littéralement « cassé les reins au moral ennemi et déconcerté l'état-major allemand. » Cette opération avait d'ailleurs conduit les Allemands à demander une trêve, manœuvre dilatoire dont l'état-major FFI ne fut pas dupe. Cette trêve ne dura pas vingt-quatre heures et personne ne la respecta.

Quand, le 25 août, le général von Choltitz eut accepté de se rendre, n'ayant pas obéi aux ordres d'Hitler de détruire Paris, il fut conduit

à la Préfecture de police où vers 15 heures, il signa sa reddition au général Leclerc en présence du général Chaban-Delmas et du colonel Rol-Tanguy. Celui-ci tenta vainement d'apposer sa signature sur le document. Von Choltitz fut ensuite emmené à la gare Montparnasse au QG de Leclerc. Là, il rédigea l'ordre de cessez-le-feu. En qualité de chef des FFI, Rol-Tanguy insista pour que sa signature figurât sur l'acte de reddition. D'abord peu favorable à cette signature, Leclerc l'accepta finalement, sur l'insistance de Chaban-Delmas. On ne saura jamais vraiment si de Gaulle prit ombrage, ou non, de cette signature.

Avec cet épisode de la libération de Paris, la politique reprenait ses droits, car de Gaulle craignait une trop forte influence du parti communiste dans la constitution d'un futur gouvernement. En vérité, la politique s'imposait depuis longtemps à de Gaulle, à commencer par l'attitude du haut commandement américain vis-à-vis de la question de la libération de Paris. Pour le général Eisenhower, Paris n'était pas un objectif militaire, et il ne tenait pas à transformer Paris en champ de bataille. Selon Claude Quétel, dans son livre *La Seconde Guerre mondiale* (Perrin, 2015) l'idée d'Ike était de contourner Paris en fonçant vers l'Est et le Rhin. De plus, Eisenhower ne tenait pas à mettre les pieds dans le guêpier franco-français. À ce moment-là, le gouvernement provisoire de la République française proclamé par de Gaulle en Algérie, le 3 juin 1944, n'avait toujours pas été reconnu par Washington. Cette reconnaissance n'interviendra que le 23 octobre.

Le 14 juin, dans le premier discours de Bayeux, de Gaulle mit en place un embryon d'administration française pour faire pièce à l'administration de la France par l'AMGOT – Allied Military Government of the Occupied Territories – c'est-à-dire gouvernement militaire des territoires occupés. Pour de Gaulle, cette option était inacceptable. Mais pour acquérir une vraie légitimité, de Gaulle avait besoin d'une consécration du peuple de Paris en libérant la capitale par une insurrection nationale conduite par le Comité national de la Résistance et les Forces françaises de l'intérieur. En juin 1944, les FFI représentent 200 000 hommes, mais il faut les armer sous le commandement du général Koenig, le vainqueur de Bir-Hakeim en Libye en mai-juin 1942.

De Gaulle va rencontrer Eisenhower le 20 août et le presser d'inclure Paris dans les opérations alliées le long de la Seine. Le 22 août, Eisenhower se laisse fléchir et donne l'ordre à la 2^e DB de Leclerc et à la 4^e division d'infanterie du général Barton de libérer Paris.



De Gaulle et Eisenhower avant la libération de Paris
(le capitaine Claude Guy sert d'interprète)
Normandie PC Shellburst, 20 août 1944

© Underwood Archives

Le 24 août, les 3 chars et les half-tracks du capitaine Dronne entrent vers 20 heures dans Paris et progressent jusqu'à l'Hôtel de ville. Le 25 au matin, la 2^e DB et la 4^e division d'infanterie américaine suivent. À 12 heures, le drapeau tricolore flotte sur la Tour Eiffel. De Gaulle a gagné la partie.

Les Allemands ont 3 200 tués, 5 000 blessés et 12 800 prisonniers. Au total, la libération de Paris se solde par près de 5 000 morts et 3 500 blessés, français, américains et allemands.

Le samedi 26 août est pour de Gaulle un jour de gloire. Il a rendez-vous avec le peuple de Paris – un million de personnes massées entre les Champs-Élysées et Notre-Dame, tout au long de l'itinéraire que va parcourir, à pied, le chef de la France libre, en présence de la 2^e DB qui assure la protection du cortège. Les Américains étaient opposés à cette manifestation, mais de Gaulle a passé outre. De plus, il a demandé aux troupes américaines de se retirer provisoirement et de ne pas participer à cette cérémonie qu'il veut franco-française.

En compensation, quelques jours plus tard, les Américains organisent un immense défilé dans Paris et descendent à leur tour les Champs-Élysées, drapeaux et fanions en tête. On leur devait bien ça !

D'ailleurs le peuple de Paris a réservé aux soldats américains un accueil des plus chaleureux. J'ai encore en mémoire les actualités cinématographiques de ces journées : on y voit des jeunes Parisiennes prendre d'assaut – c'est le cas de le dire – les chars américains et embrasser les soldats qui leur distribuent cigarettes, chewing-gum et chocolat. La guerre n'est pas finie mais Paris s'est réveillé d'un cauchemar de quatre ans d'occupation. Paris est en liesse ; Paris recommence à vivre !

Avec sa 2^e DB, Leclerc va continuer sa marche vers Strasbourg. Il franchit les Vosges du 20 au 22 novembre et, le 23 au soir, le drapeau français flotte sur la cathédrale de Strasbourg. Le serment de Koufra a été tenu.

« La libération de Paris le 25 août, a écrit Eisenhower, eut partout un grand retentissement. Les sceptiques eux-mêmes commencèrent à entrevoir la chute d'Hitler. »

Cette libération payait la Résistance française de quatre années de luttes, souvent meurtrières – il y eut des milliers de morts sur le terrain, fusillés et déportés – et elles donnaient tout son sens à l'appel du 18 juin 1940.

Dans son rapport sur les opérations en Europe des forces expéditionnaires, Eisenhower écrivit :

« Notre QG estimait que, par moments, la valeur de l'aide apportée par les FFI à la campagne, représentait l'équivalent de 15 divisions d'infanterie et grâce à leur assistance, la rapidité de notre avance en France fut grandement facilitée. »

Bel hommage du Commandant en chef des Forces alliées !

De ces glorieuses journées, acteurs et témoins ont presque tous disparu. Au moment où j'écris ces lignes, sur les 1 038 Compagnons de la Libération, ordre créé par de Gaulle le 16 novembre 1940, seuls 4 d'entre eux sont encore vivants, et ils ont 97 et 98 ans.

Quand le dernier aura disparu et qu'il aura été inhumé, comme le prévoient les statuts de l'Ordre, dans la crypte du mémorial de la France combattante au Mont-Valérien, il appartiendra aux survivants, c'est-à-dire nous tous, de prendre le relais de leur mémoire, et ce par tous les moyens possibles.

Ce livre en est un. J'espère qu'il aura de nombreux lecteurs, surtout parmi la jeune génération, celles de ces jeunes filles et de ces jeunes gens dont certains de leurs aînés ont pris, au même âge, les armes et ont risqué leur vie pour libérer Paris.

« L'oubli est la pire des choses », a déclaré en mars 2019 la magistrate Elisabeth Pelsez, déléguée interministérielle à l'aide aux victimes du terrorisme. Cette remarque vaut pour tous ceux qui sont morts en combattant pour la liberté, aux heures tragiques de notre histoire.

La réédition ce livre n'aurait pas été possible sans le soutien de l'honorable Carole Brookins, présidente de la fondation américaine, La Première Alliance (The First Alliance), du ministère des Armées, direction du patrimoine, de la mémoire et des archives, ainsi que de la Fondation maréchal Leclerc de Hauteclouque.

Qu'ils soient tous ici, chaleureusement, remerciés.

Jean Orizet

Président de

l'Association des écrivains combattants

avril 2019

La ville sans regard

LA VILLE SANS REGARD. C'est ainsi, dit-on, que des officiers allemands avaient baptisé Paris. N'est-ce pas le plus bel éloge qu'on ait pu faire de notre capitale sous l'Occupation ? Non, Paris n'a pas regardé l'armée allemande. Il n'est même pas question de cette armée qui, en juin 1940, défila dans des avenues désertes devant des volets clos. L'armée qui s'est installée dans la ville, toutes les armées, toutes les troupes qui, en flots pressés, se sont succédé dans nos bâtiments et dans nos rues, jamais la ville silencieuse ne les a accueillies autrement que comme le lac Léman accueille les eaux tumultueuses du Rhône, sans y mêler ses eaux bleues. Pendant quatre ans, deux vies collectives se sont coudoyées, pressées l'une contre l'autre, sans jamais se confondre, sans jamais se pénétrer, sans jamais s'étreindre.

Ce fut la réponse de Paris. Ce fut l'insulte de Paris à son vainqueur provisoire. Cette armée de robots ne semblait ni s'en soucier, ni même s'en apercevoir. À l'absence de regard de Paris semblait correspondre une absence de regard de l'occupant. Ce fut pourtant son plus cuisant échec ; ce fut sa plus sensible humiliation. « Nous n'avons pas eu le regard d'une femme honnête », constatait un officier allemand. Et cette armée qui, dans sa monstrueuse candeur, s'abattait sur la France et particulièrement sur sa capitale pour y être aimée – n'y a-t-il pas en effet des femmes légères qui aiment les brutaux qui les violent ? – cette armée qui n'a jamais compris pourquoi on ne l'aimait pas, trouvait en face d'elle pis que la révolte, pis que l'hostilité, pis que le mépris affiché, pis même que l'indifférence : Paris l'ignorait.

Ô cher Paris! Ô sagesse et mesure de Paris. Ton peuple, qui connaît les nuances du langage et saisit rapidement les conséquences des faits, avait compris, d'instinct et de raison, que provisoirement la révolte était vaine, que l'hostilité des hommes désarmés était inutilement périlleuse, que même le mépris ou l'indifférence affectée ne servaient à rien. Mais il ne voulait pas connaître l'étranger installé par la force brutale. Rien ne le décida à le connaître. Et de moins en moins. Les premières semaines, un mois et demi au maximum, Paris éberlué, désemparé, vaisseau sans amarre, se demanda ce qu'il fallait penser, se demanda ce qu'il fallait faire, attendit, guetta les premiers actes de l'occupant. Celui-ci, avec un doigté infini, qui précisément lui faisait défaut, eût pu, en ces premières semaines, tenter la conquête spirituelle de cette ville qui ne savait encore où s'accrocher. Mais avec la maladresse qui est dans son destin et qui est justement sa tragédie, l'Allemand, gonflé de sa victoire, fit tous les gestes qui pouvaient aider les plus obtus des Parisiens de bonne foi à comprendre. Ces gestes disaient, même si les paroles hypocrites disaient autre chose: «Ma présence, c'est l'esclavage». «Ma présence, c'est la famine.» «Ma présence, c'est la nuit.»

Il fallait (c'est dans la mentalité allemande) que le vaincu sentît sa défaite. Dès le début de leur occupation, alors qu'il y avait encore de l'abondance dans les greniers de France, ils soutenaient que les vaincus doivent manger moitié moins que les vainqueurs, pour la seule raison qu'ils sont vaincus. Ils donnaient à leurs soldats (et ils s'arrangèrent pour faire passer tous leurs soldats par la capitale) deux marks par jour, soit quarante francs qu'ils devaient dépenser sur place, en achetant tout ce qu'ils pouvaient, n'importe quoi. Nos marchandises partirent ainsi pour l'Allemagne à dos d'homme. C'est l'époque où l'on ne rencontrait pas un «Fritz» qui ne fût chargé de paquets. Immense travail de fourmis. Chaque soldat allemand était une machine à pomper, à nettoyer, à ratisser Paris. Les marks spéciaux qui servaient à vider nos magasins n'avaient cours qu'en France et la Trésorerie française dut les résorber. Système génial, plus efficace qu'un tribut, plus simple qu'une réquisition générale. Ils raffinaient déjà sur le pillage, comme ils raffinèrent bientôt sur l'assassinat.

On put voir alors, dans les maisons où se vendait encore du chocolat, de beaux officiers entrer devant cinquante ménagères qui faisaient la

queue et ressortir sans la moindre gêne avec leur ordonnance croulant sous les boîtes. Ah ! le regard muet des ménagères frustrées et leur silence ! « Et ils voudraient qu'on les aime », entendait-on parfois.

Mais il y eut bientôt, hélas ! des silences plus lourds.

Il y eut le silence devant la première affiche du premier fusillé.

Il y eut le silence devant l'affiche des dix fusillés.

Il y eut le silence devant l'affiche des cinquante fusillés.

Il y eut le silence devant l'affiche des cent fusillés.

« C'est à partir de cent fusillés, avaient dit les Allemands, que les attentats ont cessé à Varsovie. »

Les attentats ne cessèrent pas. Les silences devinrent de plus en plus profonds, le refus de Paris de plus en plus têtue. Les Allemands cherchèrent d'autres moyens, parlèrent moins des attentats. Paris indomptable gagna la guerre des fusillés.

Paris indomptable ? Certains en ont douté. Devant tant de sagesse, devant tant de silence, certains se demandaient si la capitale n'était pas simplement amorphe ou veule ou peureuse. Les impatients disaient : « Ah ! si vous voyiez les Belges ! Ah ! si vous voyiez les Bretons ! » Les Belges, les Bretons et tant d'autres, nous le savons, furent admirables. Mais Paris ne pouvait être héroïque qu'à la façon de Paris : et cette façon se révéla unique. Paris réagit contre lui-même, comprima les élans de son propre cœur, et, à part quelques manifestations significatives comme celle des étudiants qui fit fermer la Faculté, comme celles de la Fête de Jeanne d'Arc ou du 14 juillet, Paris refréna ses transports, contint ses indignations, gardant sagement transports et indignations pour l'heure utile. Et peut-être que les Allemands s'y trompèrent.

Le jour de la Fête de Jeanne, en 1941, la foule massée devant les Tuileries conspuait des voitures allemandes. Mais la police repoussait doucement la foule en disant : « Circulez ! Nous sommes avec vous. Au bon moment, nous serons avec vous. Gueulez, gueulez, mais circulez... » Et la foule écoutait cette voix de la raison, gueulait, mais circulait. Et la police a tenu parole.

Pendant quatre ans, les soldats allemands ont circulé dans les rues, se sont pressés contre nous dans les wagons surchargés du métro, et

jamais la ville n'a accepté, jamais la ville n'a digéré ces corps étrangers. Dans la foule, ils étaient isolés. Eux, d'un côté, les Parisiens de l'autre. Pas un regard curieux. Pas même un regard hostile. Ville sans regard ! Si des lueurs de colère s'échappaient parfois des yeux, elles allaient aux femmes qui s'affichaient au bras des Allemands.

Jules Romains, s'il avait été parmi nous, eût observé avec joie cette espèce d'unanimisme négatif qui partout se faisait spontanément contre l'occupant. Pour le constater, il fallait, certes, avoir compris Paris. Si les Allemands s'y trompèrent, bien des Français eussent voulu secouer leur capitale. Mais qu'eussent-ils espéré d'une révolte affichée ? Lancer les poitrines contre les mitrailleuses quand on ne savait pas où en étaient les Alliés ? Certains gars vous glissaient parfois dans l'oreille : « Je ne dis rien, mais je me réserve pour le bon moment. » On pouvait penser : « C'est un timoré, ou même un lâche. » On vit bien que non, quand le bon moment fut venu.

Le bon moment est venu et Paris silencieux a laissé échapper l'immense clameur qui a secoué d'aise les nations les plus éloignées. La ville comprimée pendant quatre ans s'est décomprimée d'un seul coup. La ville si sage et si patiente a explosé, s'est abandonnée à son délire. Sa réponse a dépassé tout ce qui se pouvait imaginer.

Paris a été le plus grand espoir de l'Allemagne, sa plus grande erreur, son plus grand soufflet.

Paris a rejeté comme de la graine pourrie tous ceux qui ont cru qu'on pouvait, la guerre durant encore, collaborer avec l'ennemi présent.

Paris ne s'est jamais laissé violer.

Mais Paris avait pris des yeux de statue, des yeux vides.

Je ne les ai jamais aussi bien vus, ces yeux vides, qu'un certain jour, dans un couloir du métro, où la foule n'avancait que pas à pas. Brusquement, un grand garçon qui avait peut-être bu un verre de trop – ou qui voulait le laisser croire – se mit à fredonner « Tipperary ». Il y eut dans la foule comme un léger frisson, comme une surprise à fleur de peau. Mais personne ne reprit le refrain. Pourtant, le grand garçon insistait : « Allons ! chantez avec moi... Allons ! Dégrouillez-vous... Vous avez peur... Vous vous laissez mener comme des moutons... » Peut-être n'eut-il fallu qu'une étincelle pour que la foule entière se mît

à chanter «Tipperary»... Cela eût fini vraisemblablement de façon sanglante, et la foule le savait bien... Qui était ce grand garçon ?... N'était-ce pas un provocateur ?... Et mon voisin n'était-il pas de mèche ?... Ou le voisin de mon voisin ?... Il faut se retenir... Il faut serrer les poings. Il faut encore serrer les poings. Il faut vider son regard. La foule s'est laissé secrètement bercer par l'air enchanteur, mais la foule n'a pas chanté «Tipperary»... Contrainte plus difficile que de ne pas voir les soldats allemands.

Mais, l'heure venue, cette foule était aux barricades.

Jean-Jacques Bernard

(Temps Présent)

Paris sous la botte

IL FAUT FIXER CETTE IMAGE de Paris vide, muet, oppressé sous la botte hitlérienne. Déjà elle nous échappe, demain nous l'aurons oubliée peut-être. Quelques heures de joie et de liberté chassent d'un coup des mois de ténèbres, de silence imposé; un moment de vie véritable abolit des années de mort lente, de compression par le silence.

Représentez-vous, si vous le pouvez encore, notre ville d'il y a quelques mois, avant le débarquement qui a soulevé une vague profonde, qui a changé pour nous la couleur du ciel. Des rues d'une tristesse indicible, des barrières blanches partout, qui nous défendaient, selon le mot d'un bon homme, des *contagieux*, les inscriptions noires de l'organisation *Todt**, les enseignes des cafés, des cinémas, des théâtres, en lettres gothiques, qui nous ramenaient sans cesse à notre défaite, des tas de barbelés, des fortins de ciment armé, des uniformes verdâtres, des défilés de groupes de soldats qui chantaient, sur ordre, encadrés de mitraillettes. Et cela ne constituait pas le pire. Quand on a perdu la bataille, on le paie. Non, il y avait aussi des hommes de chez nous qui portaient officiellement le costume de la soumission, de la trahison, des affiches écrites en français, ou presque, qui appelaient à l'esclavage, à la collaboration ignominieuse, sous les prétextes les plus vils, qui injuriaient nos amis, qui nous accablaient de honte, qui, par bonheur, nous reconfortaient souvent par leur ridicule, comme celle de *l'escargot*, où, à quelques jours de leur désastre et de leur fuite, les Allemands se moquaient si lourdement, si maladroitement, de la lenteur des armées alliées; il y avait ces journaux, aujourd'hui disparus, en déroute vers la Forêt Noire, où l'on bafouait tout ce qui nous demeurait cher et

meurtri, où l'on flattait le découragement, la lâcheté, où l'on déshonorait tout ce qui luttait pour notre délivrance ; et une radio d'une infamie et d'une vilénie incroyables, dont chaque mot, dans sa sournoise corruption, dans sa propagande à la solde de l'ennemi, tentait de nous avilir par la glorification de l'occupant, l'apitoiement hypocrite sur nos épreuves, méditait de nous acheminer à la résignation et à la dégradation. Pis encore : entourés de mouchardages, d'espions, nous retenions nos gestes, nos paroles, l'expression même de notre visage ; la délation nous obligeait au masque, et ce peuple si gai, si ouvert, si franc du collier, prenait une apparence de horde indistincte, cahotée par le sort et la tyrannie, contre lesquels, en apparence du moins, elle ne réagit plus. Nous pouvons, à la rigueur, pardonner aux nazis les réquisitions, les dures disciplines ; ils faisaient la guerre : nous ne pouvons leur pardonner d'avoir voulu détruire notre âme, d'avoir tout mis en œuvre dans ce dessein : l'achat des consciences, la terreur, la littérature, Richard Wagner, la Gestapo, et jusqu'à cette admiration douceuse qu'ils feignaient pour notre art et nos livres. Nous n'avions plus de regards, ni pour eux, puisque nous avons décidé de ne pas les voir, ni pour nos compatriotes, car la suspicion semée, horrible et pourrissant tout, nous retirait, nous emprisonnait en nous-mêmes. Voilà ce qu'il faut écrire afin que les jours d'espoir ne retranchent pas les crimes inexpiables du passé et de la mémoire.

Ce Paris n'est plus. Il n'a pas demandé longtemps pour se nettoyer. Plus une croix gammée, plus une guérite noir-blanc-rouge, plus un soldat de la Wehrmacht, plus une inscription, plus une affiche d'humiliation et de mensonge. Les voix ont retrouvé leur éclat, leur liberté ; les regards ne s'évitent plus. Les regards surtout, voilà ce qui me frappe ; les habitants de Paris ont reconquis leurs yeux. Quelques décombres gisent, une colonne de l'hôtel Crillon, une statue de cité, place de la Concorde. Tribut que nous offrons à la destinée. Des morts aussi, hélas ! La dignité, la clarté ne se vendent pas pour rien ; elles ne s'accordent qu'aux villes et aux hommes qui les achètent de leurs pierres et de leur sang et qui, dangereusement, les méritent.

Alexandre Arnoux

(Le Figaro)

Comment sont partis les collaborationnistes

Jeudi 17 août. Paris est calme, la population, privée d'électricité, vit dans l'ignorance des faits. Rue de Lille, le conseiller Schweindmann a fait venir Jean Luchaire et lui a dit ce qui suit: «Les événements militaires peuvent nous obliger à nous retirer loin des murs de Paris et même, le cas échéant, à abandonner la capitale. Le général von Kluge est maître de la situation, mais il nous faut tout prévoir. Aussi veuillez préparer la liste de ceux qui voudraient se retirer pour quelques mois à Baden-Baden, où ils seront les invités du Dr Goebbels.»

Deux convois sont prévus, l'un par fer, l'autre par route. Les candidats sont nombreux dans tous les quotidiens et les hebdomadaires: les listes se remplissent. À Radio-Paris, quinze personnes seulement doivent partir; les autres se débrouilleront.

Le Majestic se vide; les uns après les autres, les services s'en vont. L'homme à tout faire de Radio-Paris, Botto, brûle nuit et jour des tonnes de papier; les flammèches s'abattent sur les Champs-Élysées; les chaudières du Majestic ronflent sans arrêt.

Aux inquiets, aux pressés, le conseiller Rech déclare, rue de Lille, que rien ne presse, que l'on peut attendre, et pourtant, déjà, la *Pariser Zeitung* est partie pour Bruxelles; rue de Balzac, les sœurs de la Croix-Rouge allemande s'en vont en vitesse; l'organisation Todt a évacué ses archives; le D^r Bohfinger, grand maître de la radio, quitte Paris; la nuit, des convois partent du Majestic, du Crillon, etc.

Un certain pessimisme règne néanmoins dans certains milieux officiels où l'on fabrique des fausses cartes d'identité ou des passeports de complaisance.

Jeudi, tout va bien ; dans les journaux, l'optimisme règne ; c'était, dit-on, une fausse alerte. Toutefois, à Radio-Paris, à 10 heures, une note de service avise les intéressés qu'ils doivent amener d'urgence leurs bagages au poste d'émission.

Vers 17 heures, brusquement, la population devient nerveuse ; des convois de blessés affluent et sillonnent les rues de la capitale ; des convois militaires partent à toute vitesse en direction de l'Est. L'ambassade est toujours calme ; il ne se passe rien.

Robert de Beauplan supplie Kopf, de Radio-Paris, de lui prêter un fauteuil pour la nuit : il ne se sent pas en sécurité chez lui. Rebattet, Laubreaux, Lesca, Fégy, Algarron, Jeantet, etc. attendent chez eux le coup de téléphone qui doit les avertir.

Minuit. Le capitaine Haefs, chef de Radio-Paris, annonce qu'il va aux ordres au GQG* des SS.

Le matériel est emballé, tout est prêt, on paiera demain le personnel... à titre de précaution, dit-on.

Minuit quinze. Un coup de téléphone à Radio-Paris. C'est le grand patron : « Je ne reviens plus, dit-il. Que chacun se débrouille comme il peut ; il faut partir d'urgence. »

C'est tout... Le navire fait eau. On apprend en même temps le suicide de Drieu La Rochelle.

L'affolement règne : de Beauplan, réveillé en sursaut, tremble de tous ses membres, et chacun de fuir comme il peut. À 7 heures du matin, Jean Lousteau pleure dans la salle de rédaction ; il partira comme un bagage dans une voiture de SS.

L'affolement a gagné Paris : chacun se précipite, il n'y a plus personne rue de Lille : celui qui devait garder la caisse de *Je Suis Partout*, de la *Gerbe*, de *Germinal*, est parti cette nuit avec l'argent.

Jean Lasserre, ivre mort, comme d'habitude, erre dans les bureaux de la *Gerbe* à la recherche d'un billet de 100 francs. Lesca court toute la journée pour essayer de trouver un peu d'argent ; il n'y a plus un sou en caisse et il faut payer quand même. Devant Radio-Paris, c'est l'émeute : le personnel, les artistes ont trouvé la porte close et la caisse

vide ; à l'intérieur, c'est le pillage, les miliciens volent et revendent le matériel ; la grosse caisse de l'orchestre Jo Bouillon cherche en vain son instrument. Le chef du service de sécurité, Fischer, ivre mort, tire à coups de mitraillette dans les studios d'émission. À 13 heures, Radio-Paris brûle. Nets, impeccables, les pompiers éteignent le feu ; dans ce désordre, cette crise d'hystérie, ils mettent une note d'ordre et de propreté.

Toute la journée, les candidats à Baden-Baden errent à la recherche de quelqu'un ou d'une caisse.

Au Majestic, Lecocq, ex-homme de main du triste La Rocque et actuellement homme de confiance d'Arenbach, de la Propagande, erre à la recherche de son patron ; il cherche sans doute un dernier chèque, les millions qu'il a touchés ne lui suffisant jamais ; on avait des principes, au PSF. « Nous n'avons plus besoin de vous », répondra un officier allemand à un de ses solliciteurs, et c'est le jugement sans appel.

À 16 heures, l'affolement a gagné les services allemands, rue de Balzac, rue de Washington, place de la République ; les bagages s'entassent dans les voitures, les appareils de radio se mêlent aux cages à oiseaux ; c'est le désordre qui s'installe. Les blessés passent en voiture d'ambulance, en camions, pansés ou non, et les convois roulent de plus en plus vite vers l'est. M. Taittinger, qui rêve de vendre son champagne aux Américains après l'avoir vendu aux Allemands, annonce et fait annoncer dans tous les bars de Paris qu'il va former un gouvernement de salut public ; si, par hasard, cela prenait...

À 16 heures, Rebattet, effondré, disait : « Les salauds !... Je n'ai plus qu'à me f... une balle dans la tête !... » Claude Jeantet se demande ce qu'il pourra bien faire pour se dédouaner ; hier, sa femme vendait des jambons aux Allemands ; aujourd'hui, il erre dans Paris à la recherche d'une introduction près des autorités américaines.

Le colonel Alerme erre dans les bureaux déserts du *Petit Parisien* à la recherche d'une oreille compatissante. Roujon cherche un ami ou une voiture pour f...e le camp.

Le commissaire à l'agriculture, se souvenant qu'il était député de Dijon, a pris prudemment la route pour rejoindre ses électeurs.

Adieu Luchaire, Rebattet, Cousteau, Laubreaux, Jean Hérold-Paquis et tous.

Jeudi soir, tous les services allemands se sont enfuis, abandonnant tout: matériel, hommes, etc., et pourtant le danger n'était pas tellement immédiat, mais la peur... et peut-être aussi la lâcheté.

Roncevaux
(Parisien libéré)